

**PAIX DE L'ABONNEMENT.**  
Edition Quotidienne.

Un An 6 Mois 3 Mois 1 Mois  
 POUR LES ETATS-UNIS... \$2.00 \$1.50 \$1.00 \$0.75  
 POUR L'ETRANGER... \$2.25 \$1.75 \$1.25 \$0.95

Les abonnements se soldent invariablyment d'avance.

**PRIX DE L'ABONNEMENT.**  
Edition Hebdomadaire.

Un An 6 Mois 4 Mois 3 Mois  
 POUR LES ETATS-UNIS... \$3.00 \$2.50 \$2.00 \$1.50  
 POUR L'ETRANGER... \$4.00 \$3.00 \$2.50 \$2.00

Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.

# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.



POLITIQUE, LITTÉRATURE. PRO ARIS ET FOUIS. SCIENCES, ARTS.

NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 18 OCTOBRE 1912

1er Septembre 1827 86ème Année

## Qui Sème le Vent...

Le mois d'octobre, qui est bon pour les huitres, est mauvais pour les diplomates. Octobre 1908 : affaire des déserteurs de Casablanca et annexion de la Bosnie ; octobre 1911 : conflit franco-allemand ; octobre 1912 : mobilisation générale dans les Balkans. En quatre ans, quatre alertes, et des plus chaudes. Les trois premières se sont passées sans que la poudre parût. Pour la dernière, il en ira peut-être différemment, car cinq armées mobilisées ne rentrent pas d'ordinaire dans leurs foyers sans avoir fait le coup de feu. Or l'Europe du vingtième siècle n'aime pas le bruit des détonations. Elle souhaite de tout cœur ne point l'entendre, mais elle ne sait que faire pour s'en préserver. Le vieux dictateur de la poule qui a couvé un canard s'applique ici le mieux du monde. Les petites puissances font le malheur des grandes.

Il est trop clair que l'on ne s'attendait guère à cette explosion.

Depuis longtemps, la diplomatie travaille dans les Balkans "in animâ vili". L'homme malade, exposé dans les cliniques du droit international, servait aux démonstrations d'amphithéâtre. On signalait aux étudiants la variété de ses idiosyncrasies : capitulations, suzeraineté, vassalité, exterritorialité, tribut, intervention. C'était un "cas" et un beau cas à qui l'on n'eût à aucun prix donné son exeat. Les contradictions et les incohérences s'accumulaient en lui au point de se systématiser. Les dogmes s'opposaient aux dogmes et de cette opposition naissait une religion monstrueuse. Il y avait le dogme de l'intégrité ottomane. Mais il y avait aussi celui de l'intégrité des libertés chrétiennes acquises ; si bien que, toutes les fois qu'un pays chrétien s'affranchissait, on corrigeait le premier dogme par le second, en rectifiant parfois le second au profit du premier. Ainsi la Turquie pouvait perdre une province, sans la perdre, tout en la perdant.

Le congrès de Berlin fut la dernière exhibition solennelle du malade. On lui enleva un membre, la Bulgarie, non sans lui laisser le droit platonique d'affirmer qu'il restait maître de la moitié de ce membre, la Roumélie. On lui enleva un autre, la Bosnie-Herzégovine, pour le mettre en dépôt chez les Autrichiens, qui en prirent tant de soin qu'un beau jour ils déclarèrent que jamais ils ne le rendraient. On en neutralisa un troisième, la Crète, en le promettant à la Grèce sans le lui livrer et en le réservant à la Turquie sans lui permettre d'en disposer. Entre temps, on continuait à affirmer qu'en aucun cas, sous aucune forme, l'intégrité ottomane ne recevrait d'atteinte. On affirmait également l'indépendance et la souveraineté de l'empire turc. Mais on l'obligeait à autoriser la participation de tierces puissances à la gestion de ses propres affaires. Et c'était une admirable manière à mettre en prose française pour les jeunes gens qui se destinaient à la carrière diplomatique. Mais ce n'était que cela, et ce fragile châtelet de cartes devait succomber tôt ou tard aux assauts de la réalité.

Pendant vingt ans, le despotisme subtil et brutal d'Abdul-Hamid en a tant bien que mal sauvegardé la façade. Le grand ressort de ce régime était la peur et, même dans ses heures de violence, le Sultan rouge savait demeurer prudent en face du danger réel. Les voisins chrétiens qui l'entouraient ne l'inquiétaient guère, car il était sûr de leurs divisions. En Turquie et hors de Turquie, Bulgares, Grecs, Serbes et Roumains menaient les uns contre les autres une

d'une armée. La diplomatie des grandes puissances à l'égard des Balkans mérite un jugement pareil. L'évolution morale qui préparait l'union lui a échappé, ou si, par éclaircies, elle l'a vue se dessiner, elle n'a jamais cru à son succès. Elle a pensé qu'à situation invariable suffiraient d'invariables remèdes. Elle a accordé au régime jeune-turc une confiance dont elle le savait indigne. Pourquoi ? Parce qu'ainsi elle se dispensait d'un souci et se libérait d'un devoir. De 1908 à 1912, nul ne s'est occupé de rien. Quand Bulgares, Grecs ou Serbes protestaient et disaient : "C'est pis qu'avant", on leur rappelait sèchement que la Turquie avait une Constitution et donc que tout, chez elle, devait être parfait : "Il ne faut faire aux Jeunes-Turcs nulle peine, même légère".

Et peu à peu, chez les Grecs, chez les Serbes, chez les Bulgares s'enracinait la conviction qu'ils n'avaient rien à espérer, hormis d'eux-mêmes ; qu'ils n'obtiendraient rien par la plainte ; que la force, ou tout au moins la menace, leur mériterait plus sûrement un but et, qu'à la première occasion, ils devraient faire seuls leurs affaires. Cette occasion — la Turquie déchirée par la crise intérieure, affaiblie par la guerre extérieure — s'est présentée. Bulgares, Serbes, Grecs et Monténégrins, unis par une alliance que l'officieux persistait à nier hier encore, ont fait bloc de leurs réclamations et, demain, aujourd'hui peut-être, ils les présenteront à la Porte, appuyés de 700,000 balonnettes.

La guerre n'est pas certaine, c'est entendu, mais elle est déjà plus que possible — vraisemblable autant que les vraisemblances peuvent, en politique, être pesées et évaluées. Sans doute, il y a un moyen théorique de l'éviter, et ce moyen, chacun l'indique depuis trois jours avec une unanimité qui en rend l'énoncé banal. Une action diplomatique ? Eh oui ! Mais, pour agir, il faut des acteurs, et, pour agir de concert, il faut des acteurs entraînés à jouer ensemble. Est-ce le cas ? Poser la question, c'est y répondre.

Notre Europe contemporaine est un tissu de contradictions. Personne ne veut la guerre, et je cherche, sans le trouver, l'homme d'Etat qui serait capable d'établir, comme Bismarck, un plan d'avenir dont la guerre serait un des facteurs. Le souci idéaliste de la paix ou la simple peur des coups font reculer les plus forts devant le risque suprême. Relisez l'histoire des quinze dernières années : dans chaque conflit, à l'heure critique c'est la transaction qui l'emporte, et le plus souvent, une transaction assez onéreuse pour que la volonté de ne pas se battre ne fasse point doute. L'Allemagne et l'Angleterre sont, à cet égard, logées à la même enseigne que nous, et, quant à l'Italie, ce n'est pas lui faire injure de dire qu'en déclarant la guerre à la Turquie, elle n'a pas cru courir un vrai danger.

Or, dans cette Europe pacifique, il n'est pas une affaire, si simple fût-elle, et si susceptible d'accommodement, qui n'ait été conduite de telle sorte que chaque fois la guerre a semblé probable. Fachoda, Tanger, Casablanca, crise orientale de 1908, autant de dates qui rappellent d'après controverses facilement évitables, si l'on eût de part et d'autre agi plus sagement. L'imprévoyance, le défaut de suite et de méthode nous ont valu ces alertes.

Dans l'affaire actuelle, c'est la même chose. L'Europe savait qu'une crise générale dans les Balkans risquerait de provoquer de graves complications : elle n'a rien fait pour le prévenir. Ces pays, dont elle réprouve officiellement l'effort militaire, elle les a, depuis vingt ans, armés jusqu'aux dents. Pourquoi leur avoir vendu du tant de canons, leur avoir en-

## DÉPÊCHES ÉTRANGÈRES.

### BALKANS.

**La Turquie déclare la guerre à la Bulgarie et à la Serbie.**

Les hostilités contre ces deux pays ont été ouvertes jeudi matin à 2-30 heures.

Constantinople, 17 octobre — Le gouvernement ottoman a déclaré la guerre à la Bulgarie et à la Serbie. Le décret officiel annonçant cette déclaration de guerre a été publié ce matin à Constantinople et dans les principales villes de l'empire, y soulignant un vif enthousiasme.

Les généraux commandant les corps d'armée à la frontière serbo-bulgare, avertis des événements par une dépêche du ministre de la guerre, ont donné l'ordre de marche à leurs troupes à 2-30 heures du matin, ouvrant ainsi les hostilités. Les ordres du ministre ne s'appliquent pas aux troupes turques concentrées à la frontière de la Grèce. La guerre n'ayant pas encore été déclarée à ce pays. Cependant, en raison de l'alliance qui unit les petits états balkaniques, il est probable que la Grèce n'attendra pas davantage pour entrer en campagne.

guerre. Cette note invitait les deux diplomates à quitter Constantinople le plus tôt possible.

Le gouvernement turc allègue comme raisons de sa déclaration de guerre, que les états balkaniques ont intervenus dans les affaires intérieures de l'empire en réclamant des réformes en Macédoine, qu'ils ont mobilisé leurs troupes créant ainsi un véritable danger pour l'empire, et trois-ment, que les escarmouches qui ont lieu chaque jour à la frontière sont intolérables.

L'armée turque concentrée à l'heure présente dans le nord du pays, est forte d'environ 300,000 hommes, et elle est renforcée chaque jour par les contingents qui arrivent d'Asie Mineure.

Une autre armée très forte aussi est concentrée sur la frontière grecque.

**Les ministres de Serbie et de Bulgarie quittent Constantinople.**

De bonne heure dans la matinée des passe-ports ont été remis aux ministres de Serbie et de Bulgarie avec une note leur disant que la Porte, malgré son ardent désir de maintenir la paix, ne pouvait patienter davantage et se trouvait contrainte à la

**Le ministre de Turquie à Athènes gâche son poste sans formalité**

Athènes, Grèce, 17 octobre — Un engagement entre les troupes grecques et turques massées à la frontière a eu lieu ce matin. Ce combat n'a pas été décisif, mais on en conclut que les hostilités sont pratiquement ouvertes entre les deux pays.

Le ministre de Turquie à Athènes a abandonné son poste et quitté cette ville sans accomplir les formalités d'usage et sans demander ses passe-ports.

**Le roi Ferdinand de Bulgarie part pour la frontière**

Sofia, Bulgarie, 17 octobre — Le roi Ferdinand, accompagné de son état-major, est parti ce matin pour la frontière, afin de prendre la direction des opérations. On présume que le souverain à son arrivée sur le front de l'armée, lancera une proclamation à son peuple annonçant que le pays est en guerre avec la Turquie.

**Premier exploit de la marine grecque.**

Athènes, 17 octobre — Un audacieux exploit a été accompli ce matin, à deux heures, par les canonnières grecques "A" et "B". Ces deux petits bâtiments, mouillés dans le golfe d'Arta dont une rive est grecque et l'autre rive turque, avaient reçu du ministre de la marine l'ordre de quitter leur mouillage en prévision de l'ouverture des hostilités. L'entreprise était assez risquée car pour obéir à cet ordre les deux bâtiments devaient s'exposer au feu du fort turc de Preveza, qui commande l'entrée du golfe.

**De ce gâchis, il faut souhaiter qu'un sorte.**

Mais, le guide qui nous en sortira, ne paraît pas pressé de se présenter aux regards. Je ne veux point médire des conseils de calme qu'on prodigue de toutes parts aux adversaires éventuels. Qui ne voit cependant, qu'en cette circonstance, le rôle des ambassadeurs et des légations prête à sourire ? On dirait des gens qui, ayant accumulé dans une maison des matières explosibles et ayant allumé des torches tout autour, viendraient signaler le péril d'incendie aux locataires de l'immeuble. Les pompiers arrivent trop tard, comme les carabiniers. Les Turcs, laissés sans contrôle quatre ans durant, ne veulent plus qu'on se mêle de leurs affaires. Les chrétiens, laissés sans appui pendant la même période, entendent, à leur tour, profiter de l'occasion et ne pas céder à des conseils dont le mobile ne leur échappe pas. De point fixe, aucun. De direction, pas l'ombre. On s'agitte dans la nuit. Que sera le réveil après le cauchemar ?

UN DIPLOMATE.

**Le roi Ferdinand de Bulgarie part pour la frontière**

Sofia, Bulgarie, 17 octobre — Le roi Ferdinand, accompagné de son état-major, est parti ce matin pour la frontière, afin de prendre la direction des opérations. On présume que le souverain à son arrivée sur le front de l'armée, lancera une proclamation à son peuple annonçant que le pays est en guerre avec la Turquie.

**Nouveaux succès de l'armée monténégrine.**

Podgoritz, Monténégro 17 octobre — Après dix jours de combat les monténégrins ont réussi à s'emparer aujourd'hui de la ville de Berana, qui était défendue par une forte garnison turque. Dans l'assaut final les monténégrins ont eu dix hommes tués et 31 blessés.

En sus de 1,200 prisonniers, les vainqueurs ont mis la main sur quatorze canons et sur une grande quantité de munitions et de vivres.

**Le vapeur "Macédoia" est escorté par des contre-torpilleurs.**

Alger, Algérie, 17 octobre — Le vapeur grec "Macedonia", ayant à son bord deux mille réservistes grecs, bulgares et serbes qui rentrent des Etats-Unis pour rejoindre leurs régiments dans la guerre contre les Turcs, est arrivé à Alger mercredi soir.

Ce navire est reparti ce matin, escorté par quatre contre-torpilleurs grecs qui ont été récemment achetés en Angleterre.

**Deux cents Arnauts occis.**

Belgrade, Serbie, 17 octobre. Deux cents Arnauts ont été tués ce matin dans un combat contre les troupes serbes, à la frontière près de Priepole.

**La Turquie ne désire pas la guerre avec la Grèce.**

Londres, 17 octobre — C'est sans aucun doute Kiamil Pacha, président du Conseil des ministres et le chef véritable du gouvernement turc, qui a voulu que la Grèce soit omise de la déclaration de guerre adressée ce matin aux autres états balkaniques.

Kiamil Pacha désire éviter un conflit avec la Grèce, dont les intérêts, a-t-il récemment déclaré au premier ministre grec, sont identiques à ceux de la Turquie. Le gouvernement ottoman, afin de donner une preuve de son bon vouloir, est prêt à céder la Crète à la Grèce.

**Les cercles militaires européens ont tenté de croire que l'importance des victoires du Monténégro a été grandement exagérée, tant par les Monténégrins eux-mêmes que par les correspondants de journaux.**

Les Monténégrins, à vrai dire, font preuve d'un grand courage, mais ils négligent les services de l'infanterie, de l'administration et des hôpitaux qui sont d'une importance primordiale dans la guerre moderne. Sitôt qu'ils seront éloignés de leur base et en présence de troupes disciplinées on peut s'attendre à ce qu'ils subissent des revers.

### MEXIQUE

**La révolte du général Diaz.**

**Les opérations contre Vera Cruz**

Mexico, 17 octobre — Afin d'écraser rapidement la nouvelle insurrection fomentée par le général Felix Diaz, neveu de l'ancien président Porfirio Diaz, le gouvernement mexicain vient de prendre d'énergiques mesures. Il a non seulement ordonné aux armées du nord et du sud de marcher contre Vera Cruz, mais a aussi mobilisé un corps d'armée en puisant dans les garnisons du centre. Ces divers corps seront placés sous le commandement du général Joaquín Beltrán. Deux trains transportant des troupes, des munitions et 24 pièces d'artillerie, sont partis la nuit dernière de Mexico, pour renforcer l'avant-garde du général Beltrán.

Dans les cercles officiels mexicains on espère que cette nouvelle révolte ne s'étendra pas et qu'elle sera promptement étouffée. Mais cet optimisme n'est nullement partagé dans le grand public et on considère au contraire qu'il n'y aurait rien d'improbable à ce que certains corps de troupe fassent défection pour rejoindre les rangs de Diaz, lequel jouit d'une grande popularité dans l'armée. Cette supposition paraît du reste assez fondée, car pas plus tard que ce matin, un détachement de 125 hommes commandé par un capitaine, envoyé d'Orizaba à la Vera Cruz, a joint les rangs des rebelles sitôt arrivé dans cette ville.

Vera Cruz est maintenant com-

plètement isolé, excepté du côté de la mer. Les compagnies de chemin de fer ont reçu l'ordre du gouvernement d'embêter tout leur matériel roulant de Vera Cruz et d'attendre l'approvisionnement de leurs gares terminus à Orizaba, Jalapa et Tierra Blanca.

**Les embarras de Madero.**

Le président Madero se trouve à l'heure actuelle en présence de la crise la plus grave depuis son arrivée au pouvoir et l'on doute qu'il puisse parvenir à la surmonter. Avec la révolte d'Orizaba dans le Nord, de Zapata dans le Sud et de Diaz dans le centre, il se trouve avoir sur les bras trois adversaires résolus, qui paraissent bien décidés à n'abandonner la campagne que le jour où il aura donné sa démission. On signale d'autre part un certain nombre de petits soulèvements locaux dans diverses parties du pays. Les habitants de Pachuca Hidalgo, ville située à 55 milles de Mexico, ont renversé les autorités constituées en déclarant qu'ils se ralliaient à la cause de Diaz. Cet exemple sera suivi dans nombre de localités.

Diaz devait avoir mûri de longue date son projet de révolte, car immédiatement après la prise de Vera Cruz, il a proclamé un gouvernement provisoire en annonçant les noms des personnalités politiques auxquelles il compte demander leur concours pour la formation d'un cabinet. Il se réserve naturellement la présidence provisoire. Le portefeuille de la guerre sera offert au général Bernardo Reyes, qui languit actuellement dans la prison militaire de Mexico.

Le portefeuille des Affaires étrangères sera offert à M. Francisco de la Barra, ancien ministre du Mexique à Washington. Celui de l'Intérieur à M. Alberto Garcia Grandados, celui des chemins de fer à M. Alberto Robles Gil, actuellement gouverneur de Toluca, etc.

Tous ces personnages sont bien connus et peuvent compter sur l'appui d'une bonne partie de la population du Mexique.

### BELGIQUE

**Un krach en Belgique.**

Bruxelles, 17 octobre — Un déficit de 28,000,000 de francs vient d'être découvert dans la caisse du chemin de fer Gand Terguense. Le directeur de la compagnie, Nestor Wilmart, a disparu.

Cette catastrophe financière causera des embarras à un grand nombre de banques et entraînera probablement la ruine de plusieurs centaines de petits financiers.

Un mandat d'amener a été lancé contre Wilmart, qui, croit-on, se cache à Paris.

Cet individu menait la vie à grandes guides. Il avait une cour de courtisans, fréquentait les casinos où l'on joue, en un mot ne se refusait aucune jouissance.

On s'attend à ce que plusieurs banques, victimes des tritoteurs de cet individu, suspendent leurs paiements.

### Sans nouvelle.

Washington, 17 octobre. Le département d'Etat n'a reçu aucune nouvelle officielle au sujet d'une nouvelle révolution au Nicaragua, qui serait dirigée par l'ex-président Jose Zelaya.

### Théâtre condamné.

Washington, 17 octobre. Le Théâtre Ford, où le Président Lincoln fut assassiné et qui renferme maintenant de nombreux registres de l'adjudant-général de l'armée, a été virtuellement condamné par la Commission des Edifices publics, laquelle considère la bâtisse insalubre et dangereuse.